

Les Éblouissements **à fleur de peau**

Par M. Jean Goens

C'est en adoptant le point de vue du syphiligraphe que je compte m'adresser à vous. Étant l'auteur d'un ouvrage sur l'histoire littéraire des maladies vénériennes en général et sur celle de la syphilis en particulier, mon approche sera aussi médico-culturelle et, plus particulièrement, syphilo-littéraire. Bien entendu, dans mon ouvrage, l'œuvre de Pierre Mertens joue un rôle fondamental. J'ai d'ailleurs commencé sa rédaction une ou deux années après la lecture des *Éblouissements*, qui fut une source d'inspiration et d'encouragement.

Gottfried Benn frappe assurément le syphiligraphe. Il est à la fois dermato-syphiligraphe — c'est même le syphiligraphe le plus célèbre de toute la littérature — mais aussi poète, écrivain et personnage de roman, ce qui fut du plus haut intérêt pour ma propre démarche d'écriture.

D'un point de vue plus concret, Gottfried Benn, lorsqu'il était en garnison en Belgique, était aussi un personnage emblématique du rôle de plus en plus important joué par le syphiligraphe dans la société du début du XX^e siècle, un rôle comparable à celui joué, à Paris, par le plus célèbre de tous : Alfred Fournier.

À Bruxelles, Gottfried Benn n'est pas seulement syphiligraphe mais aussi médecin militaire. Il est adjudant syphiligraphe, ce que Pierre Mertens traduit par l'expression « expert en balistique vénérienne ». Un peu plus loin, il ajoute : « médecin spécialisé dans les gonorrhées et dans les chancres durs ou mous. »

Le dermato-syphiligraphe lisant *Les Éblouissements* ne peut qu'être frappé par la solidité et par l'abondance de la documentation médicale qui sous-tend le livre. À cet égard, je voudrais ici rendre hommage à mon maître, le professeur Georges Achten, qui fut le documentaliste de Pierre pour tout ce qui concerne l'aspect dermato-syphiligraphique. Si l'on veut, j'ai été « la petite souris », le témoin, en tout cas, de cette création documentaire. J'étais en effet post-gradué dans le service du professeur Achten entre 1981 et 1985, c'est-à-dire durant la période au cours de laquelle Pierre Mertens venait consulter mon maître.

À titre anecdotique, qu'il me soit permis de remarquer que Zola, lui, ne disposait d'aucun syphiligraphe parmi ses documentalistes et que, pour cette raison, il a fait mourir son héroïne, Nana, non pas de la grande vérole, comme l'aurait laissé penser la métaphore, mais bien de la petite vérole, c'est-à-dire de la variole.

Avoir une bonne documentation médicale ne suffit pas. Encore faut-il l'utiliser à bon escient. De ce point de vue, il est remarquable que Pierre Mertens ne diffuse jamais son information de manière sèchement didactique ou pesante. Elle n'alourdit jamais le récit mais est au contraire naturellement distillée dans le cheminement de l'écriture et constitue ainsi un enrichissement permanent.

Les passages par trop didactiques de mon propre ouvrage ont ainsi pu être avantageusement remplacés, grâce à Pierre Mertens et aux Éditions du Seuil, par des citations littéraires. Par exemple, un passage montre Gottfried Benn, un soir dans sa bibliothèque, en train de regarder ses ouvrages et de compulsiver ses monographies. En songe, il retrace l'histoire de la syphilis, son irruption en Europe avec les bateaux de Christophe Colomb, son origine américaine donc, toujours controversée et débattue. Il évoque encore la première épidémie de syphilis en Europe, lors du siège de Naples par les soldats de Charles VIII, et montre les progrès récents réalisés au début du XX^e siècle dans ce domaine : découverte de l'agent infectieux, le tréponème pâle, et diagnostic affiné grâce à des tests sérologiques. Le passage montre encore la croyance dans les vertus d'un nouveau médicament — le Salvarsan — élaboré à partir de dérivés organiques de l'arsenic et qui aurait soi-disant rendu obsolètes les traitements anciens. À l'époque, on a longtemps cru que le Salvarsan allait guérir la syphilis. En réalité, on a découvert plus tard qu'il n'allait pas la guérir mais seulement la blanchir. Karen Blixen raconte ainsi, dans *Out of Africa*, que, après avoir contracté la syphilis de son mari, elle est rentrée en Europe pour se faire soigner au Salvarsan. Cela ne l'a nullement empêchée de développer beaucoup plus tard une atteinte neurologique syphilitique de la moelle épinière appelée

Tabes dorsalis, à l'instar de ses collègues Henri Heine et Alphonse Daudet.

Un autre passage du livre de Pierre Mertens est très riche en informations syphiligraphiques. Il y fait allusion à la prophylaxie sanitaire des jeunes recrues et au problème de la prostitution. L'époque de la Première Guerre mondiale voit une recrudescence de la syphilis due à des facteurs bien connus : brassage des populations, sentiment de brièveté de l'existence, exaltation des jeunes soldats déracinés, plus grande liberté d'action des femmes... Ce passage fait ressortir le lien intime, qui apparaissait déjà à l'époque du siège de Naples par Charles VIII, entre les soldats et les prostituées.

Le rôle du médecin militaire et syphiligraphe Gottfried Benn est de s'occuper de la prise en charge sanitaire des jeunes soldats : visites médicales, distribution de préservatifs, traitement, suppression des permissions pour les soldats contaminés, etc. Benn assume ce rôle avec beaucoup de scepticisme et constate que ces mesures n'ont qu'un impact minime sur le développement de la maladie.

La prophylaxie morale est également abordée. Les jeunes recrues ainsi que des jeunes gens appartenant à d'autres couches de la société en dehors du domaine militaire sont volontairement effrayés par des conférences, des films, toute une littérature et tout un théâtre de propagande antisiphilitique et, surtout, par des images absolument horribles. Tout cela présente un caractère de prophylaxie sanitaire mais aussi morale et constitue une véritable propagande qui se veut dissuasive et face à laquelle Gottfried Benn ne se sent pas très à l'aise. Son rôle est plutôt de rassurer les jeunes gens en leur disant qu'il ne faut pas attacher trop d'importance à cette propagande et qu'ils courent nettement plus de risques de mourir au combat que de voir leur corps dévoré par une syphilis au stade ultime.

La principale source de contamination reste bien entendu la prostitution. Parce qu'elles contaminent de nombreuses jeunes recrues, un syphiligraphe de l'époque nomme les prostituées « les mitrailleuses à tréponème ». Pierre Mertens raconte que certaines d'entre elles se servent de la syphilis comme d'une arme de propagande patriotique en essayant de contaminer le plus grand nombre de soldats possible. Dans la nouvelle de Maupassant, *Le lit 29*, on trouvait déjà la même idée.

Gottfried Benn est embarrassé par la prostitution parce qu'il doit arracher aux soldats le nom de celles qui les ont contaminés. Il doit aussi collaborer avec la police des mœurs pour mettre en place une prévention sanitaire vraiment répressive. Avec un humour assez

amer, il se voit en flic du mal vénérien et ajoute : « Bientôt je traquerai la vérole la loupe à la main et je rédigerai mes ordonnances à l'encre sympathique. » Un peu plus loin, il se demande d'ailleurs « s'il se divertit encore de ce jeu où le traitement médical se fait répressif ».

Un certain moment, il se trouve aux prises avec une occasionnelle qu'il laisse filer dans la nature, l'abandonnant à son sort sans réaliser le moindre examen médical et supposant qu'elle contaminera tous ceux qui feront appel à ses services. Mais Benn est préoccupé car il éprouve une certaine sympathie pour les prostituées et n'hésite d'ailleurs pas à les fréquenter lui-même. Il se dit qu'il risque bien un jour de « se faire poivrer » ou de « se faire tatouer » et il ajoute : « Qui sait si je n'y aspire pas ? » Cette phrase me paraît importante car on y décèle le comportement autodestructeur du poète syphiligraphie désabusé. On peut y voir aussi une attitude baudelairienne de connaissance intime du mal destinée à ce que l'expression poétique ait un parfum d'authenticité.

On en arrive ainsi au cœur de la symbolique, de la métaphore de l'œuvre littéraire de Gottfried Benn. Il utilise le langage médical et, plus particulièrement, le langage syphiligraphique comme métaphore — un peu à l'instar de James Joyce à la même époque — de conditions psychologiques ou socioculturelles. Il décrit notamment, dans une langue médicale précise, la décomposition physique des cadavres autopsiés durant ses études de médecine et les corps rongés par le cancer ou par quelque autre maladie, en particulier, bien entendu, par la syphilis. Pour Gottfried Benn, la décadence physique est une métaphore de la décadence culturelle qu'il ressent. La Première Guerre mondiale et le début du XX^e siècle ne sont pas pour lui synonymes de nouvelle culture ou de nouveau fonctionnement de la société. Ils signifient plutôt la fin d'un monde ancien, la fin d'un modèle culturel et la fin d'une civilisation. Pierre Mertens exprime particulièrement bien cet aspect dans l'un de mes passages favoris, celui où Gottfried Benn, avec un collègue généraliste bruxellois, s'en va visiter le chantier de construction de l'hôpital Brugmann. Il y a là une structure en devenir, un nouveau concept hospitalier révolutionnaire avec une construction pavillonnaire. Et son architecte, Victor Horta, symbolise évidemment l'art nouveau, l'art moderne. Et au lieu d'y voir une structure d'avenir, Gottfried Benn y voit un vestige du passé, un chantier de ruines archéologiques qui représente la fin d'une civilisation.

Cette manière d'appréhender la culture moderne comme décadente rejoint le mythe du génie syphilitique, très en vogue à l'époque. Selon ce mythe, le tréponème de la syphilis aurait, chez les artistes,

un rôle de stimulation intellectuelle. Mais il s'agirait d'une stimulation anarchique et non structurée. Léon Daudet disait que l'art et la culture modernes avaient une empreinte syphilitique se caractérisant par une prédominance nette de la facilité d'expression sur la force de pensée. En quelque sorte, l'instinct l'emporte sur la raison. Le modèle le plus connu de l'artiste atteint par le génie syphilitique figure dans le très beau texte que Thomas Mann consacre au compositeur Adrian Leverkühn : *Le Docteur Faustus*.

La vision culturelle de Gottfried Benn rejoint donc cette notion de culture syphilitique et converge également vers ce que les nazis appelleront plus tard l'« entartete Kunst ». Nous touchons là un point très important puisque tant la vision culturelle de Gottfried Benn que son statut de syphiligraphie jouent un rôle essentiel dans le cheminement de l'« erreur ».

Pierre Mertens nous emmène encore beaucoup plus loin dans le premier chapitre, qui se déroule à Knokke-le-Zoute. Dans cette partie du roman, Gottfried Benn parle d'un problème dermatologique dont il est atteint et dont il souffre : l'eczéma des mains. On ne peut s'empêcher de rapprocher cet eczéma du psoriasis des mains que Strindberg, qui en souffrait, évoque dans *Le Songe*. Chez Strindberg apparaît la métaphore des maladies dermatologiques squameuses qui, elle-même, rejoint celle de la lèpre, véritable prototype de la maladie dermatologique squameuse. Cette métaphore, que Strindberg exprime notamment dans *La saga des Folkun*, représente, sur le plan littéraire et depuis les débuts de la chrétienté, la punition divine du péché individuel. Et cette punition a pour corollaire une rédemption possible par une conduite de vie exemplaire ou par un rapprochement avec le spirituel.

Toutefois, dans le cas particulier de Gottfried Benn, les maladies de la peau ne se déclarent qu'apparemment en surface. En réalité, elles proviennent des profondeurs et y retournent. Et ces profondeurs ne sont rien d'autre que le bagage génétique : l'eczéma de Gottfried Benn ne s'apparente pas à la lèpre mais présente un caractère héréditaire. L'eczéma, comme le psoriasis, sont des maladies héréditaires et, dès lors, la faute n'incombe plus à l'individu qui en est atteint mais aux générations antérieures. La personne porteuse n'est plus fautive mais représente au contraire une victime expiatoire. Pierre Mertens le dit très justement : « les pères ont péché, les enfants auront la peau agacée. » Et dès lors, toute rédemption devient impossible.

Ce système métaphorique, fondé sur les fautes du passé qui reviennent et qu'Ibsen aborde dans *Les Revenants*, rejoint la symbolique liée à l'une des pires chimères de toute l'histoire de la médecine :

le mythe de l'hérédosyphilis. De quoi s'agit-il ? La syphilis est une maladie infectieuse qui se transmet par contact sexuel et qu'une future mère enceinte peut aussi transmettre à son enfant. Par ailleurs, on a vu que le germe de la syphilis était associé non seulement à la notion d'infection mais également à celle d'exaltation artistique. Le mythe de l'hérédosyphilis, auquel on a cru jusqu'à la deuxième guerre mondiale, suggère l'incorporation du germe syphilitique dans le matériel génétique et sa transmission de père en fils et de génération en génération, et ce avec un caractère dégénératif. Il s'agit de la dégénérescence de l'individu, de la descendance, de la famille, du patrimoine, de la patrie et, *in fine*, de la race. On voit ainsi comment une chimère médicale se transforme en chimère médico-culturelle et, enfin, en chimère médico-politique.

Léon Daudet exprime bien ce point de vue sur les hérédosyphilitiques qui, dans les années vingt, étaient dénommés avec mépris les « hérédos ». À l'époque, les « hérédos » étaient tenus pour responsables de la dégénérescence de la race et de la décadence culturelle. Ils n'étaient plus des victimes expiatoires mais des boucs-émissaires. Léon Daudet préconise d'ailleurs de lutter contre l'« hérédisme » afin d'assurer la victoire de la raison sur l'instinct, celle du soi sur le moi, celle du héros sur l'« hérédos ».

Je reviens à la scène qui se passe à Hambourg, en 1936. Benn y est en discussion avec sa fille et parle de la terreur obsessionnelle qu'inspirent à Hitler les maladies vénériennes en général et la syphilis en particulier. Il insiste sur l'énergie qu'il déploie, dans ses discours, pour compenser son abstinence sexuelle : il « ne fait l'amour aux foules que parce qu'il ne peut le faire aux filles. » Il rappelle également que sa phobie est telle qu'il a engagé un syphiligraphe comme médecin personnel. En 1933 déjà, Wilhelm Reich constatait l'amalgame des obsessions sexuelles et politiques, cristallisé dans les perpétuelles attaques contre la syphilis que recelait le tristement célèbre *Mein Kampf*. Il notait, dans *La psychologie de masse du fascisme* : « La peur irrationnelle de la syphilis était une des principales sources de l'attitude politique du National-socialisme et de son antisémitisme. » Hitler reviendra sur le sujet dans *Mein Kampf*.

Ces mythes prenaient des proportions délirantes et allaient avoir des conséquences dramatiques. Il faudra attendre une bonne dizaine d'années pour les voir s'écrouler. Le mythe du héros allait être vaincu par la victoire des Alliés et celui de l'« hérédos », par la découverte de la curabilité de la syphilis grâce à la pénicilline. Dans la foulée, on découvre également que si une femme enceinte, atteinte de syphilis, est traitée, l'enfant qu'elle porte sera indemne. Cette découverte met fin définitivement à la chimère de l'hérédosyphilis.

Je ne voudrais pas terminer sur une note trop sombre et préfère, pour conclure, évoquer l'humour de Pierre Mertens. Cet humour est bien présent dans le roman. J'en veux pour preuve le passage où Gottfried Benn évoque les nouveaux tests de diagnostic de la syphilis mis au point grâce à une technique sérologique élaborée à Bruxelles par Jules Bordet. Il ajoute que Bordet y était immanquablement prédestiné, « à la consonne finale près de son nom ».

Quant à moi, j'étais sans doute prédestiné à vous parler aujourd'hui. Tout comme Gottfried Benn, je suis dermato-syphiligraphe. Par ailleurs, la prostituée avec laquelle Gottfried Benn s'entretient longuement dans un des chapitres du roman n'a-t-elle pas ses quartiers à la Grenadierstrasse, à Berlin ? Personnellement, j'ai les miens à l'avenue des Grenadiers, à Ixelles.